

AVANT-PROPOS

Tout laisse croire que le fan-club de Winston Churchill (ci-après «team Winston»), qui prônait le «no sport²», se désemplit à vitesse grand V au profit de celui de Nelson Mandela (ci-après «team Nelson»), qui clamait haut et fort que le sport avait le pouvoir de changer le monde³. Vous n'avez pas encore posté la photo de votre premier semi-marathon (effectué en moins de 1 h 59) sur les réseaux sociaux ? Honte à vous ! Vous ne faites pas vos 10 000 pas chaque jour ? Téléchargez la dernière application qui vous y incitera sur votre smartphone ! En effet, le XXI^e siècle sera sportif ou ne sera pas. C'est le moment de regarder du sport, d'en faire et de le faire savoir, à l'école, au bureau et au bar, sans oublier d'adopter un état d'esprit «sportif» en réunion, en séminaire et en soirée. Grâce à lui, vous deviendrez sans aucun doute un «professionnel de la performance⁴» et vous vous assurerez un bon développement personnel. Sur le plan économique, ce sujet est également à l'ordre du jour. Depuis le milieu des années 1980, le business du sport prospère à un rythme digne de celui d'Usain Bolt au 100 mètres. Avec un taux de croissance annuel deux fois plus rapide que celui du PIB mondial⁵, il s'impose comme un marché global générant plus de 850 milliards de dollars de chiffre d'affaires par an⁶.

Excellente nouvelle, me direz-vous ! L'omniprésence du sport apportera une réponse à la sédentarité et à l'inactivité physique qui forment la quatrième cause de mortalité dans le monde⁷. La Terre devrait compter près de 3,3 milliards de personnes en surpoids en 2030⁸ et la prise en charge des maux afférents coûte chaque année 67,5 milliards de dollars⁹ au



niveau mondial. Le problème va donc se résoudre sans plus d'intervention : la planète deviendra une salle de sport géante où l'on pratiquera le CrossFit au pied de statues représentant Pierre de Coubertin. Le sport, c'est la réussite et le goût de l'effort. Le monde compte par ailleurs plus de 262 millions d'enfants déscolarisés¹⁰, problème qui sera lui aussi résolu puisque la planète deviendra un vaste terrain de jeu où les plus jeunes acquerront par eux-mêmes de nouvelles compétences au pied d'un portrait de Maria Montessori en baskets.

Vous voyez venir le hic, non ? À force de parler de sport, on néglige sa pratique. À force de dire qu'il est formidable, on oublie qu'il faut lui consacrer de la méthode et des moyens. À force d'en faire un business, on n'en fait qu'un spectacle. À force d'en faire un symbole de réussite, on prépare son échec.

Si l'on se concentre sur le prisme de l'utilité sociale, le sport est plutôt à côté de la plaque. L'important n'est pas de participer, mais de « performer ». Il ne s'agit pas de répondre aux enjeux de la société, mais de consommer. La priorité n'est pas de mettre en œuvre des politiques publiques ambitieuses, mais de relayer la doxa sportive le plus largement possible. Les journaux ne parlent pas de l'éducateur de quartier payé au Smic, mais du footballeur starifié payé mille fois le Smic.

Parmi les valeurs intrinsèques que le discours dominant attribue au sport, on compte l'ascension sociale, le respect et même un sens moral. Mis à part pour les membres réfractaires de la team Winston, cela relève de l'évidence. Nous prêtons au sport des vertus thaumaturgiques, sommes convaincus qu'il est bon en soi et a un impact systématiquement positif. Vous me direz que nous fabriquons des mythes à la pelle et que s'ils existent, c'est qu'on en a besoin. Que ce n'est pas si grave.



Pourtant, grave, ça l'est, parce que la foi dans cet impact systématiquement positif nourrit l'inertie et l'inaction. Puisque le sport est magique, pourquoi y investir sur le long terme ? Pourquoi développer et partager une expertise ? Pourquoi faire autre chose que du loisir, de la compétition et du spectacle ?

Il est nécessaire de prendre du recul par rapport à l'idéologie sportive pour mieux appréhender la façon dont le sport peut servir l'intérêt général. Chères amatrices, chers amateurs de la fameuse « vérité du terrain », c'est le moment : à vos marques, prêts ? Lisez !

PREMIÈRE PARTIE

PETITE CURE DE DÉSINTOXICATION SPORTIVE

Si bon nombre de sociologues écrivent, disent et redisent à l'unisson qu'il n'existe pas de valeurs propres au sport¹¹, nous, membres de la team Nelson, croyons dur comme fer à ses vertus positives et à l'idée qu'il est « par essence » bon pour nos sociétés. Les historiens peuvent bien mettre en exergue ses excès, nous rejetons systématiquement toute démesure qui viendrait salir la « pureté » du sport, comme s'il ne s'agissait que de l'usurpation temporaire d'un idéal immuable. Les membres les plus radicaux de notre équipe pensent que la simple pratique du sport apporte automatiquement la réussite sociale, le courage, l'amitié, la solidarité, le respect de l'autre, le dépassement de soi, le goût de l'effort, l'honnêteté... Vous souhaitez apprendre à encaisser et à rendre les coups dans un monde professionnel ardu ? Mettez-vous à la boxe. Vous voulez gagner en endurance et en abnégation au quotidien ? Sortez donc faire un footing. Vous avez besoin d'apprendre à faire confiance à quelqu'un ? Inscrivez-vous vite au club d'escalade le plus proche.

Cet imaginaire collectif est né en même temps que le sport moderne, au XIX^e siècle, lorsque ses



«pères fondateurs¹²» l'ont élevé au statut de religion. Ainsi Pierre de Coubertin pouvait-il clamer : « Ô Sport, tu es la paix, tu établis des rapports heureux entre les peuples. Par toi, la jeunesse universelle apprend à se respecter et ainsi la diversité des qualités nationales devient la source d'une généreuse et pacifique émulation¹³. » Amen. Cent cinquante ans plus tard, la forme du sermon a changé, mais cette croyance reste ancrée dans les esprits. Il est même devenu de plus en plus compliqué de questionner cette doxa autoalimentée dans les médias, les publicités et les discours politiques. La disparité entre le mythe et la réalité est pourtant considérable.

La grande concorde

Adolf Hitler ne pratiquait pas la gymnastique suédoise chaque matin avant de prendre son café et ne faisait pas de jogging autour de la Wilhelmsplatz. Il se limitait à de l'exercice à petite dose en suivant les préceptes du père de la gymnastique allemande, Friedrich Ludwig Jahn. Il n'a jamais appris à nager et montait à peine à cheval. Il ne faisait pas de sport automobile non plus, puisqu'il ne savait même pas conduire. L'auteur de *Mein Kampf* n'avait pas le profil du sportif aguerri et hyperactif, ce qui ne l'a pas empêché d'y écrire que « des millions de corps entraînés au sport, imprégnés d'amour pour la patrie et remplis d'esprit offensif pourraient se transformer en l'espace de deux ans en une armée¹⁴ ».

Rapidement après son arrivée au pouvoir, Hitler orchestre les Jeux olympiques de Berlin de 1936, une aubaine pour promouvoir les valeurs du sport version nationale-socialiste. Goebbels ne pense pas autre chose et qualifie l'événement d'« occasion de propagande sans équivalent dans l'histoire du monde¹⁵ », saluant cette « opportunité de renforcer le caractère des Allemands¹⁶ ». Le III^e Reich se met alors



en ordre de bataille pour faire de ces Jeux une plateforme de propagande pour l'idéal nazi.

Une fois déjouées de nombreuses tentatives de boycott par des pays participants, la machine démarre. Hitler parvient même à se mettre dans la poche Pierre de Coubertin, président d'honneur du Comité international olympique. Il faut dire que l'opération de séduction est poussée à l'extrême : Hitler exige que les jupes des Berlinoises soient raccourcies de 5 cm et engage des moyens financiers colossaux.

Une voie olympique est créée sur l'avenue Unter den Linden, à Berlin, pour accueillir de gigantesques parades. La cérémonie d'ouverture, grandiose, se tient devant 120 000 personnes dans un stade flamboyant neuf parsemé de croix gammées. Elle entrera d'ailleurs dans l'histoire comme le premier grand événement sportif retransmis en direct à la télévision, et plus de 150 000 personnes la suivront devant 25 écrans géants¹⁷ - de véritables *fan zones* avant l'heure, le sponsoring d'une marque de bière en moins. Pour un budget quatre fois supérieur au prix moyen d'un film de l'époque, le régime finance également le premier documentaire sportif de l'histoire¹⁸. Malgré l'incroyable performance de l'Américain Jesse Owens, qui obtient 4 titres olympiques, l'Allemagne termine en première position du classement des nations avec 89 médailles, dont 33 en or. Autant d'occasions de glorifier le nazisme, l'hymne du parti étant joué systématiquement en plus de l'hymne allemand. Hitler consolide ainsi sa stature internationale et parvient à masquer la réalité de son régime grâce aux valeurs présumées du sport moderne.

On pourrait concevoir qu'une telle référence mette fin à l'une des légendes les plus tenaces sur le sport : son apolitisme. Les Jeux olympiques¹⁹, qui revendiquent cet « idéal », illustrent au contraire la facilité avec laquelle le sport devient la continuation



de la politique par d'autres moyens. C'est le cas de façon paroxystique avec l'édition de 1936, mais cette fête olympique perdure pendant la guerre froide, lorsque la fête olympique est davantage synonyme d'affrontement entre l'Est et l'Ouest que de rencontre fraternelle... Les boycotts se succèdent et les oppositions sportives sont exacerbées. Les valeurs du sport sont capitalistes d'un côté, communistes de l'autre : esprit d'initiative et goût de l'effort pour les représentants de l'Oncle Sam, courage et adhésion à la mythologie socialiste pour l'*Homo sovieticus*²⁰. Cette approche est parfaitement résumée par le président des États-Unis Gerald Ford : « Compte tenu de ce que représente le sport, un succès sportif peut servir une nation autant qu'une victoire militaire²¹. » Ce précepte sera appliqué régulièrement, tout au long du XX^e siècle, lors des multiples éditions de grands événements sportifs internationaux. De quoi vacciner *ad vitam aeternam* l'*Homo sapiens* contre l'idée d'utiliser le sport à n'importe quelles fins ? Pas vraiment.

Champion du monde... d'émissions de CO₂, le Qatar entrera aussi dans *Le Livre Guinness des records* comme l'organisateur de la Coupe du monde de football la plus chère de l'histoire - de très loin. Ali Sharif Al Emadi, ministre des Finances qatari, l'affirme sans ambages : « Nous dépensons près de 500 millions de dollars par semaine sur les principaux projets, et cela va continuer pendant les trois à quatre prochaines années, afin d'atteindre notre objectif, celui d'être vraiment prêts pour 2022²². » Au total, 187 milliards d'euros devraient donc être investis. Pour rappel, le mondial organisé en Allemagne en 2006 avait coûté 430 millions d'euros, soit 400 fois moins.

Ce différentiel s'explique : il y a neuf stades à construire, avec des routes et des infrastructures annexes, sans oublier la climatisation, puisque le climat du Qatar est désertique. Le Khalifa International



Stadium accueillera ainsi 3000 tuyaux qui ventileront de l'air frais dans un stade... à ciel ouvert. Huit stades seront climatisés²³.

Ce contresens et cette aberration écologique absolue ne pourront sans doute être dépassés que par l'organisation des Jeux olympiques d'hiver dans ce même pays. Les championnats du monde d'athlétisme de 2019 ont donné un avant-goût de ce à quoi ressemblait un événement sportif mondial dans un milieu aride et en proie à une sécheresse permanente. Victoire de l'homme sur la nature ! Les températures de ce fameux Khalifa Stadium n'excèdent pas 25 °C alors qu'il fait plus de 40 °C à l'extérieur. Les disciplines hors stade sont en revanche un vrai calvaire pour les participants, malgré des horaires décalés dans la nuit. Réaction du marcheur français Yohann Diniz : « J'espère que les instances auront l'intelligence de repenser aux athlètes et pas forcément à l'argent et au business [...] parce que là, on est des cobayes²⁴. » Dans cet événement sportif, ce n'est en tout cas pas le sport qui semble être au cœur des préoccupations des dirigeants du Qatar. L'émirat a même tenté de passer en force pour organiser à Doha la première étape... du Tour de France. Christian Prudhomme, le directeur de la Grande Boucle, témoigne : « Rien ne les arrête. Ils sont prêts à mettre en place un pont aérien pour rapatrier toute la course en moins de dix heures. Ils m'ont proposé de climatiser ou de vaporiser de l'eau sur les routes. Il m'a fallu introduire un critère culturel pour qu'une ville soit candidate au Grand Départ²⁵. » Lunaire.

Les droits de l'homme ne semblent pas vraiment non plus faire partie de l'équation. De nombreuses organisations ont réagi aux conditions de travail inhumaines qui ont notamment entraîné la mort de plusieurs centaines d'immigrés asiatiques²⁶. Cette situation perdure depuis une trentaine d'années : les



cas d'exploitation des travailleurs sont légion et font l'objet de plusieurs rapports, comme celui de Human Rights Watch qui insistait encore récemment sur « l'échec des autorités qatariennes à mettre en place la protection la plus basique contre les fortes chaleurs, leur décision d'ignorer les recommandations à enquêter sur les morts des travailleurs et leur refus de rendre publics les chiffres de ces morts [qui] constituent une abdication de responsabilité volontaire²⁷ ». Selon *The Guardian*, des centaines de travailleurs continuent de mourir chaque année à cause de la chaleur en dépit des quelques timides mesures prises²⁸. Qu'importe, le Qatar aura son show sportif planétaire, même si la colonne « dépenses » du budget intègre aussi une unité « vies humaines ».

La diffusion massive des compétitions sportives contribue à renforcer le mythe du sport qui dépasse le sport pour devenir un catalyseur de l'ensemble des idéaux qu'on veut bien lui associer. Le sport ne se limite pas à la performance physique, il est forcément un fait social. Les exemples sont légion. Le 2 novembre 2019, l'Afrique du Sud étrille l'Angleterre en finale de la Coupe du monde. Le lendemain, *L'Équipe* titre : « Une nation. Un destin. » Rien que ça. La victoire de l'Afrique du Sud devient le symbole de la réussite du pays. Siya Kolisi, premier capitaine noir de l'équipe, rejoint Zidane dans la catégorie superhéros et démontre que tout est possible dans la nation arc-en-ciel. Pourtant, trente ans après la fin de l'apartheid, l'Afrique du Sud est considérée par la Banque mondiale comme le pays le plus inégalitaire du monde²⁹. Les Blancs y gagnent en moyenne trois fois plus que les Noirs.

L'ascenseur social

Été 2009. Cristiano Ronaldo est transféré au Real Madrid pour la somme record de 94 millions d'euros alors que l'économie traverse l'une des plus



graves crises qu'elle ait connues depuis la Seconde Guerre mondiale³⁰. Quelques années plus tard, le joueur devient la personne la plus suivie sur les réseaux sociaux au monde.

Les champions (et, bien plus rarement, les championnes) apportent régulièrement la preuve qu'à la différence de la culture, de l'économie ou de la politique, le sport est le moyen d'intégration ultime. Les meilleurs d'entre eux sont considérés tels des superhéros : « Zidane a fait plus par ses dribbles et ses déhanchements que dix ou quinze ans de politique d'intégration³¹ », affirme le politologue Sami Naïr. À croire les déclarations de ce conseiller du ministre de l'Intérieur après la Coupe du monde de 1998, il n'aurait manqué à Zizou que deux ou trois buts pour empêcher Jean-Marie Le Pen d'accéder au deuxième tour de l'élection présidentielle, quatre ans plus tard.

Pourtant, le statut de « superintégré » n'est accessible que si la victoire est au rendez-vous. Sinon, point de « salut par le sport³² » : l'ascenseur vous laisse en plan ou vous ramène illico au sous-sol de l'histoire. Lors de la Coupe du monde de 2010 en Afrique du Sud, le boycott de l'entraînement par les joueurs français à Knysna indigna l'opinion publique. À l'Assemblée nationale, Roselyne Bachelot, ministre de la Santé, de la Jeunesse et des Sports, déclare : « Je ne peux que constater, comme vous [...], le désastre avec une équipe de France où des caïds immatures commandent à des gamins apeurés, un coach désemparé et sans autorité, une Fédération française de football aux abois. » Les responsables sont désignés : selon de nombreux observateurs, il s'agit des joueurs issus des quartiers défavorisés. Les « caïds » Anelka, Gallas, Évra et Ribéry sont coupables d'avoir trahi la France. Ils sont renvoyés à leurs origines, à leur façon de parler, à leurs comptes en banque (trop) remplis (trop) rapidement, à leur



incapacité à chanter *La Marseillaise* comme les bons Français «de souche» et mieux nés. En gagnant la Coupe du monde, ils seraient entrés au panthéon de la réussite bleu-blanc-rouge. En faisant la grève, ils ont démontré qu'ils n'étaient que les représentants d'une jeunesse refusant l'intégration qui leur était généreusement proposée.

Le sociologue Alain Ehrenberg décrit ainsi le processus laissant croire que le sport de haut niveau est la voie royale pour progresser dans la société : «Pour que le champion devienne le stéréotype du héros populaire, il a donc fallu que son image cristallise une histoire que chacun peut se raconter et un mode d'action auquel n'importe qui peut se référer : l'épopée idéale de l'homme ordinaire et anonyme qui, n'ayant aucun privilège de naissance, s'arrache au destin collectif de la masse indifférenciée de ses semblables pour se construire une histoire par lui-même³³.» Pourtant, hormis pour quelques rares privilégiés, cet ascenseur social reste purement symbolique. Dans le football, seulement 50% des joueurs étant passés par un déjà très sélectif «pôle espoir», processus qui n'intègre qu'environ 500 jeunes par an, parviendront à entrer dans un centre de formation. Seuls 20% de ces joueurs obtiendront ensuite un contrat professionnel, dont la moitié en Ligue 1³⁴. Chiffre bien plus parlant encore : la moitié des 450 Français qui ont participé aux Jeux olympiques de Rio vivaient sous le seuil de pauvreté³⁵.

Le mythe du sport comme ascenseur social reste pourtant vivace, notamment en France, en ce qui concerne des jeunes issus de quartiers dits «sensibles»³⁶. Selon le site officiel du ministère de l'Europe et des Affaires étrangères, France Diplomatie, «les jeunes issus de l'immigration trouvent dans le sport un encadrement, une hygiène de vie et des règles, une identification avec un quartier ou une



cité. Ils peuvent également y rencontrer la réussite, et il y a de plus en plus de jeunes issus de l'immigration parmi les sportifs professionnels³⁷».

Notamment depuis les révoltes de l'été 1981 aux Minguettes, en banlieue de Lyon, de multiples opérations de prévention par le sport ont été mises en place pour acheter la paix sociale. D'importants investissements ont été réalisés pour équiper les quartiers en gymnases ou en terrains multisports. Le sport est considéré comme un excellent argument de vente pour des jeunes en rupture sociale et un moyen de canaliser les ardeurs d'une population encline à diverses déviances. Les limites de ces dispositifs ont été analysées à de nombreuses reprises³⁸ et force est de constater qu'ils ne sont que «"poudre aux yeux" et "écran de fumée" masquant les vrais problèmes d'insertion économique liés au chômage et à une sous-qualification touchant une bonne partie des familles des quartiers sensibles³⁹». La croyance selon laquelle le sport serait à lui seul un facteur d'intégration automatique ne suffit pas à transformer efficacement la réalité. Cette conviction justifie des démarches souvent superficielles en matière de développement du sport, dans des quartiers soi-disant «prioritaires» où le taux de chômage était en 2018 2,7 fois supérieur à ce qui est observé ailleurs⁴⁰.

L'apprentissage des règles

L'idéologie sportive repose en grande partie sur l'idée que le sport serait l'école de la vie, et donc éducatif par essence. Il suffirait de le pratiquer pour apprendre à vivre ensemble et contribuer à la diffusion d'idéaux se traduisant par des comportements vertueux en dehors du stade et du terrain. Il semble inconcevable que le sport puisse ne pas avoir d'effets positifs sur les jeunes, et encore moins en avoir



de négatifs. Plusieurs études démontrent pourtant que cet « effet de passerelle » est loin d'être systématique. Une monographie sur un dispositif local d'insertion par le sport développé par la municipalité de Strasbourg⁴¹ révèle par exemple qu'en l'absence de mécanismes de réflexivité pour conscientiser des attitudes, les comportements sur le terrain n'ont pas de répercussions en dehors. Un participant régulier à des matchs de futsal, un sport collectif apparenté au football, pourra en respecter scrupuleusement les règles sans forcément se mettre à respecter celles de la vie en société. Selon les sociologues William Gasparini et Sandrine Knobé, auteurs de cette analyse, « si les "jeunes" s'engagent intensément dans leur pratique du sport, rien ne nous permet de penser qu'ils s'engagent de manière similaire dans leur travail scolaire par exemple⁴² ».

Le sport peut entraîner des comportements violents. Ils y sont parfois encouragés : il suffit d'assister à quelques matchs d'une équipe d'enfants de moins de 9 ans (*a priori* pas loin de ce qu'il se fait de plus mignon sur la planète football) pour être frappé par les injonctions lancées depuis le bord du terrain : dès le plus jeune âge, il faut vaincre l'adversaire, même si cela implique de « mettre des coups ».

Sans qu'on puisse évidemment établir de lien direct entre la pratique du sport et ces violences : selon l'Observatoire des comportements de la Fédération française de football (FFF), moins de 100 matchs ont été officiellement concernés par des violences sur les éducateurs pendant la saison 2018-2019⁴³. Ce chiffre est pourtant bien en deçà de la réalité et ne comprend pas les insultes sur les réseaux sociaux ou les violences en dehors des matchs. Il n'illustre pas non plus la gravité de nombreux faits.

En janvier 2019, le père d'un joueur de 9 ans agressait l'éducateur de son enfant avec une batte



de base-ball, car celui-ci avait été rétrogradé au niveau inférieur⁴⁴. En septembre de la même année, lors d'une rencontre d'enfants de moins de 7 ans en Alsace, le père d'un joueur frappait un éducateur en plein visage, provoquant huit jours d'incapacité totale de travail. Ces violences peuvent virer au drame : en mai 2019, l'entraîneur du club de football FC Vauvert (Gard) était tué par l'un de ses joueurs, qui ne supportait pas d'avoir été écarté de l'équipe.

Et le football n'a pas le monopole de la violence. Une étude menée sur des enfants de 8 à 12 ans au sein de 46 clubs affiliés à la Fédération française de volley-ball a ainsi mis en évidence que 80 % des messages échangés entre participants comportent des éléments négatifs, pouvant se traduire par des insultes violentes, mais aussi que le dénigrement s'amplifie et que les encouragements s'amenuisent au fil du temps de jeu en club⁴⁵.

Certains sociologues vont jusqu'à affirmer que la violence physique, verbale et psychologique est consubstantielle aux activités physiques et sportives. La plupart des sports de combat sont liés à la préparation à la guerre. Plusieurs sports autorisent et encadrent les atteintes à l'intégrité physique de leurs participants, comme l'indiquent Michaël Attali et Jean Saint-Martin : « Par sa nature même, compétitive et spectaculaire, [le sport] met en scène l'expression et le contrôle de la force physique. Il organise des contextes où s'installent des formes de violences physiques (blessure, dopage) et morales (discriminations), et se valorisent des qualités associées idéalement à l'homme⁴⁶. »

Il est pourtant habituel d'attribuer la responsabilité de ce type de dérives à l'individu, qui dénaturerait une activité « pure » et fondamentalement éducative en la pratiquant mal. Sport et valeurs ne faisant qu'un, tout excès ou démesure serait forcément lié à une simple



omission de ces principes, qu'il s'agirait de retrouver. Le paradoxe est que le sport porte justement en lui ces germes de l'excès, dans la mesure où il est avant tout fait de rivalité et de dépassement, de soi et des autres⁴⁷. Or, dans un contexte de progrès de la biotechnologie et d'explosion de l'économie du sport, ces excès sont de plus en plus nuisibles.

Le désintéressement

À ce stade, la team Winston se frotte sans doute les mains pendant que la team Nelson se raccroche à son héritage culturel. Vos arrière-grands-parents, vos grands-parents et vos parents croyaient dur comme fer aux valeurs intrinsèques du sport. Et ça n'est pas ces quelques pages qui vont vous empêcher de respecter la tradition familiale! Sachez toutefois que la famille a beaucoup changé depuis une petite génération. Vous n'avez pas reçu le faire-part? Après une période de fiançailles pendant les années 1970, le sport et l'économie de marché se sont mariés au milieu des années 1980. Pour les économistes Jean-François Bourg et Jean-Jacques Gouguet, « cela signifie une recomposition du sport autour de valeurs marchandes. En langage économique, la lecture du phénomène sportif bascule totalement : le supporter devient un consommateur, l'athlète un travailleur, le club une marque et le sport une marchandise⁴⁸. »

Voilà longtemps que le sport est lié à l'argent. Mais, en ce qui concerne les affaires, c'est comme si l'on était passé, en quelques années, de la pratique amateur à la Ligue des champions. Le football français était financé par les pouvoirs publics à hauteur de 81% dans les années 1970, contre 13% aujourd'hui⁴⁹. Structures associatives à l'origine, plusieurs clubs de football sont devenus des marques mondiales détenues, comme Fenway Sports Management (Liverpool)⁵⁰, par



des fonds spéculatifs américains ou, comme City Football Group (Manchester City, New York City, Melbourne City, etc.)⁵¹, par des sociétés pétrolières d'Abou Dhabi. Les droits de retransmission télévisée ont explosé et continuent de battre des records : en 1960, CBS payait 500 000 dollars pour les Jeux olympiques de Rome ; en 2016, NBC diffusait les Jeux olympiques et paralympiques de Rio pour 1226 milliards de dollars, soit une multiplication par 2400 en l'espace de cinq décennies⁵². Autre point de comparaison : les droits télévisés cumulés dans le monde pour la Coupe du monde de 1978 s'élevaient à 15 millions de dollars. En 2010, ce chiffre était 113 fois plus important⁵³. Un petit dernier pour la route? Les diffuseurs de la Ligue des champions devaient déboursier 54 millions d'euros par saison pendant la période 2009-2012; ce sera sept fois plus pour 2021-2024⁵⁴.

La logique économique est devenue l'une des principales caractéristiques du sport, ce qui a pour corollaire de rendre sa fonction commerciale prégnante par rapport à son utilisation sociale. Le financement des grands événements sportifs provient pour 50 à 80% d'un nombre restreint de multinationales dont l'objectif est de rentabiliser leurs investissements. Partenaire de 70 disciplines dans 200 pays, Coca-Cola a investi plus de 3 milliards d'euros dans le sport mondial, dont 90% depuis le milieu des années 1980⁵⁵. Attirées par des perspectives d'exposition sans commune mesure, d'autres multinationales ont emboîté le pas à la marque de boisson gazeuse. Selon l'institut TNS Sport, la mise en avant de l'équipementier d'Usain Bolt lors de la finale du 100 mètres aux Jeux olympiques de Pékin équivalait à 250 millions d'euros d'achat d'espaces publicitaires dans le monde, soit le prix de 80 000 spots de pub de trente secondes⁵⁶. L'athlète a accompli cette prouesse pour son sponsor en retirant ses chaussures et en



les lançant autour de son cou devant les caméras de la planète entière.

De tels enjeux économiques modifient la gouvernance des instances sportives. Celles-ci doivent désormais composer avec les intérêts de leurs partenaires : une quinzaine de sponsors non sportifs, une demi-douzaine de diffuseurs, quelques fabricants d'articles de sport et des agences de marketing. Cet assemblage d'acteurs constitue le nouvel ordre de décision dont le fil conducteur est la rentabilité. Ce qui est sans doute une bonne nouvelle pour la croissance de l'économie reste un changement de paradigme dans ce monde dont les principes fondateurs, de 1850 jusque dans les années 1980, reposaient sur le bénévolat et l'amateurisme. Les instances sportives et leurs sponsors en arrivent aujourd'hui à demander à des États de modifier leurs lois pour répondre à leurs intérêts. Le Brésil a ainsi été sommé d'adopter en 2012 la « Lei Geral da Copa », une loi générale ouvrant droit à des exemptions d'impôts pour la Fifa et ses sponsors⁵⁷. Exit les traditionnels demi-tarifs pour les étudiants et les retraités. Exit, également, la législation interdisant la vente d'alcool dans les stades instaurée par l'État pour lutter contre les violences : le sponsor Budweiser pourra épancher à volonté la soif des supporters. Exit, aussi, le principe de libre concurrence puisque, pendant la compétition, les 300 000 vendeurs installés dans un périmètre de 2 km autour des stades sont sommés de ne vendre que des produits provenant des sponsors de la Fifa. Quid des vendeurs ambulants ? Ils sont bannis, tout simplement.

Tout cela est un peu gros, non ? Faisons une pause. Quoi de mieux qu'un petit questionnaire ludique pour se détendre et se changer les idées ?



Parallèlement au développement de l'industrie du sport, celle du dopage explose à partir des années 2000. Quelle est l'ampleur des flux financiers qui y sont associés chaque année à travers le monde ?

- A. 40 millions d'euros.
- B. 400 millions d'euros.
- C. 40 milliards d'euros.

Réponse : C. Environ 10 milliards d'euros pour le sport professionnel et près de 30 milliards d'euros pour le sport amateur⁵⁸.

Quel est le chiffre d'affaires annuel lié aux paris clandestins ? (Un indice : en 2011, on recense environ 25 000 sites de paris sportifs dont seuls 20 % sont légaux.)

- A. 100 millions d'euros.
- B. 1 milliard d'euros.
- C. 100 milliards d'euros.

Réponse : C⁵⁹.

Selon le quotidien El Mundo, le ministère des Finances espagnol aurait récupéré plus d'1 milliard d'euros auprès des sportifs, clubs et agents ces six dernières années. Les joueurs de football ont mis la main à la poche.

Quel est le joueur qui a le plus tapé dans son compte en banque pour éviter les poursuites ?

- A. Sergio Ramos.
- B. Cristiano Ronaldo.
- C. Lionel Messi.

Réponse : B. Sergio Ramos n'a contribué qu'à hauteur d'1 million d'euros et Lionel Messi, à un peu plus de 2 millions. Si l'on en croit les « Football Leaks », CR7 aurait caché près de 150 millions d'euros dans des paradis fiscaux⁶⁰.
Campeão do mundo!